

AVANT-PROPOS

L'ILLUSTRE INCONNU DE LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS

Parmi les gisants des rois et des reines de France de la Basilique de Saint-Denis se sont glissés au cours des siècles quelques personnages plus ou moins inattendus. Certains sont présents de pleins droits, invités par les rois eux-mêmes à partager leur vie éternelle pour cause de services exceptionnels : le plus célèbre est du Guesclin, le connétable mais on y voit aussi Louis de Sancerre un maréchal. D'autres ont été comme entassés là pêle-mêle au cours des événements révolutionnaires. La plupart sont des membres, réels ou supposés, de la famille royale, cousins, oncles ou tantes des souverains en provenance de différentes églises parisiennes, vidées, sécularisées, parfois détruites.

Un seul n'entre pas dans ces catégories, un intrus en quelque sorte : Léon V de Lusignan, roi d'Arménie. Il voisine dans la partie droite du déambulatoire avec le couple Charles d'Alençon/Marie d'Espagne, des « seconds couteaux ». Comble de la discrétion, il fut identifié sous le nom de Léon VI, numérotation courante dans les ouvrages d'histoire mais qui n'est pas la sienne ni celle de personne d'ailleurs, nous y reviendrons. Heureusement, l'année de l'Arménie (2007) et les cérémonies qu'elle entraîna firent rendre à Léon son véritable numéro d'ordre.

Ce Léon n'est pas membre de la famille royale française ou du moins pas plus que beaucoup d'entre nous. De plus, l'Arménie n'est pas la France mais si Léon s'est retrouvé ici, il le doit à son titre royal ; pour un responsable pressé par les événements, un gisant de roi, même d'un pays « exotique » se place à Saint-Denis avec ses semblables. Léon V est donc le seul étranger présent en ces lieux même si son patronyme laisse imaginer une ascendance poitevine.

Sa présence au milieu de nos rois pourrait être considérée comme une aberration. En fait la vraie question est ailleurs. Pourquoi un roi d'Arménie du XIV^e siècle est-il mort à Paris et y fut enterré? L'histoire de ce Léon est tellement exceptionnelle et improbable que sa fin et les avatars de son gisant n'en sont que des illustrations, des compléments harmonieux: à vie extraordinaire, destin posthume extraordinaire.

Léon fut donc roi d'Arménie. Pas n'importe lequel: le dernier. Depuis la perte de son royaume en 1375, plus personne n'a régné sur un quelconque territoire en tant que roi d'Arménie. Quelques-uns portèrent ce titre, mais ne parvinrent jamais à s'implanter en territoire arménien. Plus encore, aucun État arménien au plein sens du terme n'a existé avant le XX^e siècle. C'est dire que Léon et son règne bien court de 9 mois marquent un tournant essentiel de l'histoire des Arméniens.

Précisons qu'il s'agit ici de la Petite Arménie, c'est-à-dire la Cilicie, actuelle côte sud-est de la Turquie et non la région caucasienne qui porte aujourd'hui le nom d'Arménie.

Au moins était-il arménien? Du « sang arménien » coulait dans ses veines, il naquit très probablement en Petite Arménie mais il vécut de l'âge de 2 ans à celui de 24 ans en Chypre dans le royaume des « Lusignan », sa famille. Comble de confusion, ces Lusignan n'en étaient pas vraiment: dès le XIII^e siècle, le royaume de Chypre est aux mains des cadets de la famille régnante d'Antioche et sont donc des Poitiers (comme Aliénor d'Aquitaine par exemple) qui ont changé leur patronyme pour régner sur l'île. Léon est un descendant des Croisés, né en Orient, un « Poulain » comme on disait mais certainement pas un Arménien au sens strict.

L'Arménie n'est pas l'Arménie, le roi d'Arménie n'est guère arménien et le Lusignan n'est Lusignan que par les femmes.

Si l'on ajoute que Léon n'a régné ces quelques mois que sur un territoire grand comme un département français et encore... on peut vraiment se demander s'il est bien nécessaire de se soucier de lui:

avançons dans le déambulatoire de la Basilique sans un regard sur lui et oublions cet illustre inconnu...

Ce serait là commettre une erreur : car le personnage mérite qu'on s'y attarde. Pas tant comme roi d'Arménie mais comme personnage central d'une chronique écrite du vivant de Léon, par son chapelain et secrétaire Jean Dardel, un témoin direct de sa vie donc. Au Moyen âge, on attendait leur mort pour célébrer les saints et mêmes les plus grands rois n'eurent droit qu'à des « vitae » posthumes comme Saint Louis. Léon occupe donc une place à part dans la société occidentale médiévale ; en revanche, l'usage d'écrire la vie de personnages encore sur terre existait en Orient chez les musulmans par exemple. C'est sans doute là qu'est née l'idée.

De plus, Léon ne s'est pas contenté de venir en France, il y fut un acteur important de la vie politique de son temps, un diplomate actif, inlassable artisan de la paix franco-anglaise, proche et ami des célèbres Marmousets, propagandiste de la Croisade, agent du pape d'Avignon et sans doute des rois d'Aragon et de Castille.

Ajoutons pour compléter un tableau toujours plus étrange qu'il fut seigneur de Madrid, ce qui, je pense, étonnerait bien des Madrilènes du XXI^e siècle !

Ce ne sont là que quelques exemples des faits inattendus et pour la plupart avérés par notre documentation, qui peuplent la vie de Léon V. Si l'homme est inconnu aujourd'hui, il fut illustre en son temps.

LA « CHRONIQUE D'ARMÉNIE » DE JEHAN DARDEL

Jehan Dardel était un franciscain français, probablement né à Étampes, qui connut Léon V lors d'un voyage en Orient alors que ce dernier était captif des Mamelucks au Caire. Passé à son service, il obtint sa libération puis il l'accompagna dans la plupart de ses voyages à travers la Méditerranée. La chronique raconte les événements concernant Dardel lui-même mais surtout la vie de Léon. Si ce qui s'est passé depuis leur rencontre pouvait être directement connu

par frère Jehan, tout ce qui concernait les ancêtres de Léon et son existence personnelle antérieure à son arrivée dans sa vie a nécessairement été conté voire dicté par Léon lui-même. Nous sommes en présence d'une autobiographie à tiroir qui expose donc tour à tour et parfois simultanément deux visions très subjectives du sujet. Il convient donc de lire ce texte avec de grandes précautions et de croiser les informations avec un maximum d'autres sources et ceci d'autant plus que la plupart des faits évoqués par Dardel étaient totalement inconnus des historiens jusqu'à la découverte d'un manuscrit, unique jusqu'à présent, en 1880 dans la Bibliothèque de Dôle par Ulysse Robert.

Dans la mesure où d'autres sources, connues au préalable, étaient en totale contradiction avec la Chronique, on était en droit de s'interroger sur sa crédibilité. Mais elle fut depuis confirmée par de nombreux autres documents, lettres, diplômes à l'authenticité indiscutable. Il faut donc étudier le texte fait par fait, mot par mot presque pour séparer le bon grain historique de l'ivraie propagandiste. Car ni Léon ni Jehan¹ ne faisaient œuvre d'historiens au sens où nous l'entendons ; Léon savait mêler subtilement la vérité et la légende et Dardel ne paraît pas faire preuve d'un esprit critique bien développé. Les raisons qui ont poussé les deux hommes à rédiger ce texte seront bien sûr recherchées sinon totalement établies.

Autre difficulté, frère Jean mourut avant son roi, à peine arrivé en France semble-t-il, ce qui lui permit d'être enterré auprès de ses ancêtres mais nous prive du récit des dix dernières années de la vie de Léon. Certes celui-ci attira l'attention d'auteurs français et non des moindres (Jean Froissart, Michel Pintoin dit le Religieux de Saint-Denis ou Jean Juvenal des Ursins) ainsi que de plusieurs auteurs anglais mais il perd alors sa spécificité pour n'être plus qu'un personnage parmi beaucoup d'autres apparaissant de façon discontinue et en partie incohérente. Froissart lui prête même des paroles haute-

1 – Nous l'appellerons Jean.

ment improbables en faisant de lui un « récitant de théâtre » chargé de servir au lecteur la vision pour le moins imaginaire de l'auteur sur la « Question d'Orient ».

« LÉON LE DERNIER » : UNE RÉINCARNATION ?

En 1970, le jury du festival de Cannes décernait le Prix de la Mise en Scène à John Boorman pour « Leo the Last ». Le film raconte l'histoire d'un prince exilé à Londres, incarné par Marcello Mastroianni, qui occupe son désœuvrement à observer à la jumelle un ghetto noir. Il finira par quitter son attitude de voyeur pour s'engager au secours d'une prostituée victime de la violence de son souteneur. On ne peut qu'être troublé par l'analogie des prénoms (Léon/Leo, Jehan/John) et des situations et se demander si Boorman avait entendu parler de « notre » Léon. Dernier prince lui aussi, exilé à plusieurs reprises, il connut une période d'hésitation devant l'action, une sorte de refus du destin que la naissance semblait lui indiquer. Certes, il n'était guère préoccupé des injustices de la société envers les pauvres et les faibles et en ce sens il se distingue du héros de Boorman encore que celui-ci s'y intéresse fort tard. Une question pourtant : ne peut-on voir dans le personnage de la prostituée maltraitée une allégorie de l'Arménie si maltraitée elle-même ? Il y a trop de coïncidence dans cette affaire mais je n'ai pas pu éclaircir la question car à mes courriers je n'ai obtenu aucune réaction du célèbre metteur en scène.

Il n'en reste pas moins que, Léon V fut bien le dernier roi mais aussi le dernier défenseur de l'Arménie avant longtemps ; il fut aussi par son parcours de vie de l'Est vers l'Ouest, le symbole de la fin d'une époque : celle des Croisades qui avait vu tant d'Occidentaux partir vers l'Orient. En faisant le chemin inverse, il incarne la

transformation de la Croisade en rêve, en nostalgie de l'Orient qu'il partage avec beaucoup de ses contemporains.

Et puisqu'il y a encore beaucoup d'historiens qui hésitent sur sa numérotation, problème sur lequel nous reviendrons, ne vaut-il pas mieux reprendre l'idée de Boorman; Léon de Lusignan n'est pas essentiellement le cinquième ou le sixième Léon roi de Petite Arménie. Il est Léon le Dernier.

Avant de commencer mon exposé, je suis obligé de m'expliquer sur le choix de mon sujet. Bien que n'étant ni arménien, ni poitevin, je me suis intéressé à Léon il y a quelques années déjà et j'avais même commencé un travail assez poussé pour en raconter la vie. Or pendant que je poursuivais mes recherches parut l'ouvrage d'Henriette Kühl, *Léon V von Kleinarmenien*¹. Ne possédant pas la langue allemande, je ne pouvais ni comprendre ni apprécier le travail. À quoi aurait servi de continuer si je ne pouvais pas confronter mes idées et mes choix avec ceux d'un travail visiblement de grande qualité.

Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'une amie me proposa de traduire les plus de 300 pages de l'ouvrage et ainsi de me permettre de voir si un autre livre sur Léon pouvait avoir un intérêt. Il m'est apparu alors que si Mme Kühl avait fourni un travail remarquable du point de vue de la rigueur historique, elle ne s'était pas (et c'est bien normal) préoccupée de toucher un public autre que celui des universitaires et même des spécialistes².

La vie de Léon que je livre ici est donc destinée à être lue par tous ceux que le destin de l'homme peut intéresser voire amuser. Je n'ai pour autant jamais cédé à la tentation de tomber dans le roman. Tous

1 – Voir la bibliographie.

2 – Iraîs-je jusqu'à dire qu'elle évite soigneusement (abusivement?) de mentionner tous les épisodes rocambolesques de sa vie même quand les sources les mentionnent expressément?

les faits relatés ici (sauf erreur involontaire de ma part ou mensonge des anciens) sont rigoureusement authentiques et vérifiables dans les sources.

Donc et pour en finir avec les préliminaires, que soient vivement remerciée ici Mme Henriette Kühl qui m'a ouvert bien des horizons nouveaux et plus encore Simone Van der Beken, ma « traductrice personnelle » sans qui ce livre n'existerait pas.